

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hans-Jürgen Greif, Claudine Paquet, Claude Boisvert

Michel Lord

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2009). Review of [Hans-Jürgen Greif, Claudine Paquet, Claude Boisvert]. *Lettres québécoises*, (136), 36–37.



Hans-Jürgen Greif, *Le chat proverbial*, Québec, L'instant même, 2009, 293 p., 25 \$.

Une belle écriture féline

Entre 1967 et 1978, Hans-Jürgen Greif publie des essais en allemand, sa langue maternelle, mais à partir des années quatre-vingt-dix, le professeur de littérature de l'Université Laval se tourne vers la fiction, en français cette fois. Cela a donné un beau recueil de nouvelles, *Solistes*, en 1997.

Greif revient au genre cette année avec *Le chat proverbial*, qui s'apparente au précédent en ce sens qu'il offre encore des récits de vie où, cette fois, la vie des chats est aussi importante sinon plus que celle des humains.

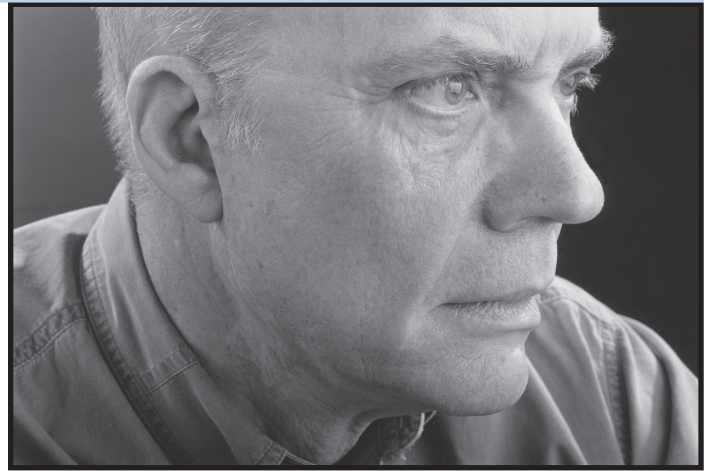
Les onze nouvelles — plutôt *novellas* — ont toutes un titre très long composé de deux proverbes possédant un sens lié assez librement avec le récit qui suit. L'écriture précise, classique dessine finement des portraits de gens et d'animaux domestiques dans les méandres de leur existence, souvent jusqu'à leur mort.

Ainsi, dans la nouvelle d'ouverture, « Bon chat n'a pas besoin de collier d'or » (Il est superflu d'afficher sa valeur — Japon), une femme abandonne sa Florence natale pour aller vivre avec son mari à Naples. Après la mort prématurée de son mari, elle rencontre un chat qu'elle adopte et qui lui fait découvrir un trésor, ce qui leur assure une vie confortable.

Ce résumé rend à peine compte de la nouvelle qui, comme toutes les autres, est fort développée, et de la plus captivante façon. Ainsi en est-il dans « Dans un pays sans chien on ferait aboyer le chat » (La fin justifie les moyens — Géorgie), où un fonctionnaire à la retraite charge un notaire de léguer à ses héritiers les intérêts de sa fortune insoupçonnée à la condition qu'ils prennent soin de son chat. Cela donne suite à des événements rocambolesques.

La relation difficile avec l'animal sert de prétexte à la nouvelle « À chat repu le derrière de la souris pue » (Nos besoins satisfaits, nous pouvons faire la fine bouche) — Sénégal, dans laquelle une femme qui n'aime pas les chats en achète un tout de même pour plaire à son amant toujours en deuil de son dernier chat. Mal lui en prend.

L'accent est mis sur la fin de l'existence dans « Un chat perd ses poils, mais pas ses manières » (Nul ne peut lutter contre sa nature profonde — Pays-Bas). Une fin où le malheur se mue en bonheur grâce à un homme et à un chat, bien évidemment. Le récit prend la forme d'un rapport dans « À bon chat bon rat » (La défense vaut l'attaque — France), un récit prenant autour d'une légende allemande qui n'a rien du rapport bureaucratique.



HANS-JÜRGEN GREIF

« N'appelle pas le chat pour mettre d'accord les oiseaux » (Il est difficile de demander à plus fort que soi de régler un conflit — Inde) met merveilleusement en scène un chat mélomane sur qui compte un juge pour choisir les meilleurs interprètes de *La flûte enchantée* de Mozart. Le recueil se termine sur une nouvelle réaliste magique, « Aucun chat ne prend de souris pour l'amour de Dieu » (Chacun travaille pour son propre intérêt — Iran). Le narrateur apparemment autotélique évoque la réaction de son éditeur devant ce texte non réaliste, si différent des autres : un chat y écrit des courriels à son maître pour le mettre sur la piste d'une fumisterie dans un laboratoire où des expériences sur la douleur sont menées au détriment des chats.

La traversée de ce fort recueil de *novellas* procure des joies et des peines, joies de lire des récits si bien menés, peines liées par empathie au contenu qui évoque les tourments infligés aux doux félins. L'amoureux des chats y trouvera son compte, l'amateur de longues nouvelles parfaitement ciselées, tout autant.



Claudine Paquet, *Entends-tu ce que je tais ?* Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2009, 131 p., 19,95 \$.

Une âme et une écriture sensibles

Avec ce recueil, Claudine Paquet en est à son cinquième, le précédent, *Une toute petite vague*, ayant paru en 2003. Nouvellière de la discrétion, comme ses titres l'indiquent bien, elle s'aventure également dans des zones douloureuses.

Des vingt-sept nouvelles offertes dans *Entends-tu ce que je tais ?* dix-sept ont paru en revue (*XYZ*, *Virages*, *Moebius*...) entre 2002 et 2008. Divisé en trois parties, l'ouvrage se présente comme une série de très courtes nouvelles, des esquisses presque, mais toutes assez intenses, chargées d'émotion, de pathos même, cependant sans trop d'excès.

L'auteure, thérapeute, laisse déborder son métier dans sa pratique scripturaire, les personnages ayant à traverser diverses épreuves et à faire l'apprentissage de la vie, qu'ils soient jeunes ou vieux.

L'amour, avec ses beautés et ses difficultés, est au centre du discours. Dans la première partie, « Rester ou partir », le programme est clair. « Mon phare » montre un homme qui réfléchit au temps qui flétrit tout, son corps comme



CLAUDINE PAQUET



celui de sa femme, mais malgré tout elle demeure son « phare ». Il restera. « Le fantôme du village » met en scène une forme de réalisme magique, avec cette femme qui passe une soirée de rêve avec un homme qui semble le gardien-fantôme des lieux, resté à tout jamais là où sa vie ancienne s'est déroulée. Il y a aussi les relations difficiles entre mère et fils rebelles, plus ou moins attachés au foyer (« Terminus »).

La partie centrale, « Le passé crépite encore », a des relents de terroir avec « Le Pont-de-Fer », où une femme se remémore son enfance dans un village où leur vieille grange a disparu. Le ton se fait tragique dans « Injustice » avec ce narrateur, père d'une fille qui est morte dans l'effondrement des tours du World Trade Center. Il ne crépite plus beaucoup, le passé, dans la tête de la vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer (« Quand la mémoire oublie »). C'est le syndrome du choc post-traumatique que Paquet exploite dans « Là-bas », le titre renvoyant à l'Afrique et aux massacres dont le narrateur a été témoin et qui le hantent, le torturent toujours. Il y a même une morte qui, dans « La légèreté d'une morte », dit son bonheur d'entendre sa fille faire scandaleusement la leçon à la famille lors des funérailles, s'en prenant autant à sa mère alcoolique qu'à sa famille de snobs. C'est assez hallucinant comme nouvelle.

La dernière partie, « Lorsque l'art sort de ses parenthèses », offre des textes plus euphoriques dans lesquels l'art vient au secours des gens, les rend heureux. Un homme salue le jour avec sa guitare pour que sa femme se réveille du bon pied, dans « Saluer le jour ». C'est l'extase amoureuse qui explose dans « Les pas du désir » avec ce jeune homme obnubilé par une danseuse avec qui il doit préparer un spectacle. Une femme malheureuse depuis un accident qui a fait perdre la mémoire à son mari se remet à la peinture « avant que la nuit éteigne toutes les étoiles de [s] on ciel » (p. 118). Enfin, l'apothéose survient dans « La victoire d'Élie », lorsque le jeune homme du titre, qualifié bizarrement de « jubilé », annonce à sa famille guindée qu'il ne sera pas comptable, mais musicien de blues. « Mieux vaut être un artiste épanoui qu'un comptable angoissé. » (p. 127)

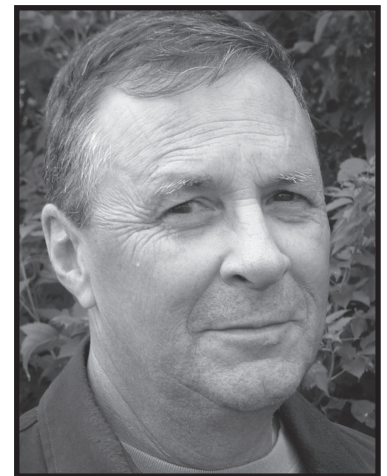
Ce petit recueil, que j'ose croire sans prétention, est le fait d'une nouvellière sensible à la délicatesse des choses et des gens, ce qui transparait de belle et juste façon dans son écriture à la fois simple et intense.

✕
Claude Boisvert, *Ça fait pas cinq minutes que je suis riche et je déteste déjà les pauvres!* Montréal, CRAM, 2009, 219 p., 22,95 \$.

Du vide pur et simple

J'avais apprécié les premiers recueils de nouvelles de Claude Boisvert en 1978 (*Parendoxe*) et 1980 (*Tranches de néant*). Depuis, il en a fait paraître sept, dont cinq depuis 2006. C'est trop.

Le dernier, avec son titre phrastique qui sert de mot final à la nouvelle intitulée « Un chèque », pourrait servir d'exemple de logorrhée. Presque toutes les nouvelles sont écrites sous le signe de la répétition (de mots, de syntagmes, de phrases...) et de l'énumération de cas reliés à un personnage que le style de Boisvert peine à rendre intéressant. Même les nouvelles fantastiques ou de science-fiction irritent par leur côté répétitif. Ainsi, dans « Au suivant! » le discours est ponctué de dizaines et de dizaines de « Au suivant » qui servent de leitmotiv à une histoire de SF campée à une époque où les hommes contrôlés par des robots vivent bien au delà d'un siècle. Le narrateur y ressasse inlassablement les mêmes propos relatifs à cet univers. La SF a connu de meilleures heures.



CLAUDE BOISVERT

Dans « Une logique d'infortune », un homme est irrité par les mauvaises nouvelles que retransmet la télé. Il décide de créer un appareil qui transforme les nouvelles en quelque chose de positif. Le résultat, absolument sans intérêt, est assez invraisemblable, merci. « Ni vu ni connu je l'embrouille » illustre le cas d'un homme qui découvre qu'il a le pouvoir de tuer des gens lorsqu'il est en colère, par la seule force de cette colère. Suivent la description et l'énumération d'une liste interminable de cas de meurtres. Insupportable.



Parfois ces procédés de répétitions sont remplacés par des histoires insensées qui se veulent comiques. Dans « Promotion posthume pour un cul-de-jatte », un homme très pieux, déjà cul-de-jatte, est fauché par un automobiliste et perd les deux bras. On l'empaille et l'expose dans son église, en faisant ainsi le « premier homme-tronc d'église » (p. 29). Très subtil, comme le reste.

La nouvelle, genre qui à son meilleur privilégie la discrétion, trouve ici ses pires exemples de pompiérisme, preuve s'il en est que la rareté crée la valeur et son contraire, la prolifération, du vide pur et simple. ■